

Parole de Vie

Février
2023

Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	4
Bible TOB.....	8
Expériences.....	9



Commentaire
de la
*Parole
de Vie*

« Tu es le Dieu qui me voit » (Genèse 16,13)

Ce verset est tiré du livre de la Genèse. Ces paroles sont prononcées par Hagar, l'esclave de Saraï donnée en mariage à Abram, parce que Saraï ne pouvait pas porter d'enfants et assurer une descendance. Lorsque Hagar avait découvert qu'elle était enceinte, elle s'était sentie supérieure à sa maîtresse. Les mauvais traitements qu'elle avait subis alors de la part de Saraï l'avaient obligée à fuir dans le désert. Et c'est là qu'a lieu une rencontre unique entre Dieu et la femme, qui reçoit la promesse d'une descendance semblable à celle faite par Dieu à Abram. Le fils qui naîtra s'appellera Ismaël, ce qui signifie « Dieu a entendu », car il a recueilli l'angoisse de Hagar et lui a donné une descendance.

« Tu es le Dieu qui me voit »

La réaction d'Hagar reflète l'idée commune dans le monde antique que les êtres humains ne peuvent pas soutenir une rencontre trop étroite avec le divin. Hagar est surprise et reconnaissante d'avoir survécu à cela. Elle fait l'expérience de l'amour de Dieu précisément dans le désert, lieu privilégié où l'on peut vivre une rencontre personnelle avec Lui. Hagar ressent la présence de Dieu et se sent aimée par Lui qui l'a « vue » dans sa situation de détresse, ce Dieu qui prend soin de ses créatures et les entoure d'amour. Jésus sait « quant à lui, ce qu'il y a dans l'homme ¹ » : « loin d'être un Dieu absent, lointain, indifférent au sort de l'humanité, le Seigneur veille au sort de chacun d'entre nous. Nous le constatons bien souvent [...]. Il est ici avec moi, il est toujours avec moi, il sait tout de moi et partage chacune de mes joies, de mes pensées, de mes désirs, il porte avec moi chaque préoccupation, chacune de mes épreuves ². »

« Tu es le Dieu qui me voit »

Cette Parole de Vie ravive une certitude et nous reconforte : nous ne sommes jamais seuls sur notre chemin, Dieu est là et il nous aime. Parfois, comme Hagar, nous nous sentons « étrangers » sur cette terre, ou bien nous cherchons le moyen d'échapper aux situations pesantes et douloureuses. Pourtant nous devons être certains de la présence de Dieu et de notre relation avec Lui qui nous libère, nous rassure et nous permet toujours de recommencer.

C'est l'expérience de P. qui a vécu seule la période de la pandémie. Elle raconte : « Depuis l'arrêt total de toute activité dans notre pays, je suis seule à la maison. Je n'ai physiquement personne avec qui partager et j'essaie d'occuper au mieux mes journées. Pourtant, au fil des jours, je me décourage de plus en plus et, le soir, je n'arrive pas à m'endormir. J'ai l'impression que je ne peux plus sortir de ce cauchemar. Je ressens fortement que je dois m'en remettre entièrement à Dieu et croire en son amour. Je n'ai aucun doute sur sa présence qui m'accompagne et me réconforte en ces mois de solitude. Grâce aux petits signes qui me parviennent de mes frères, je comprends que je ne suis pas seule. Comme la fois où, alors que je célébrais l'anniversaire d'un ami, j'ai reçu une part de gâteau de ma voisine tout de suite après. »

« *Tu es le Dieu qui me voit* »

Protégés alors par la présence de Dieu, nous pouvons nous aussi être les messagers de son amour. Car nous sommes appelés à voir les besoins des autres, à aider nos frères et sœurs dans leurs déserts, à partager leurs joies et leurs peines. L'effort consiste à garder les yeux ouverts sur l'humanité dans laquelle nous sommes nous-mêmes plongés.

Nous pouvons nous arrêter et nous rendre proches de ceux qui cherchent un sens et une réponse aux nombreux pourquoi de la vie : amis, membres de la famille, connaissances, voisins, collègues de travail, personnes en difficulté économique et peut-être marginalisées socialement.

Nous pouvons nous souvenir et partager les moments précieux où nous avons rencontré l'amour de Dieu et redécouvert le sens de notre vie.

Nous pouvons affronter ensemble les difficultés et découvrir dans les déserts traversés la présence de Dieu dans notre histoire nous aidant à persévérer avec confiance.

Patrizia Mazzola et la Commission Parole de vie

(1) Jn 2,25.

(2) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, juillet 2006 ; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 785.



Textes de *Chiara Lubich* et des focolari

Points à souligner :

- Le Seigneur veille au sort de chacun d’entre nous.
- Remettons-en nous entièrement à Dieu et croyons en son amour.
- Partageons les moments où nous avons rencontré l’amour de Dieu et redécouvert le sens de notre vie.
- Notre relation avec Dieu nous libère, nous rassure et nous permet toujours de recommencer.



Jésus abandonné l'homme monde

Chiara Lubich



Chiara LUBICH, *Jésus abandonné, l'Homme-monde*, Nouvelle Cité 2016, p. 31 et 46-47

Août 1949

Jésus est Jésus abandonné. Car Jésus est le Sauveur, le Rédempteur, et il rachète l’humanité quand il répand sur elle le Divin à travers la blessure de l’Abandon, qui est la pupille de l’Œil de

Dieu sur le monde : Vide infini à travers lequel Dieu nous voit, fenêtre de Dieu grande ouverte sur le monde et fenêtre de l'humanité à travers laquelle nous voyons Dieu.

L'œil de Dieu sur le monde est le Cœur du Christ, mais la pupille est cette Blessure.

Été 1950

Il y aurait de quoi mourir si je ne regardais vers toi, mon Amour, qui transformes, comme par enchantement, toute amertume en douceur. Vers toi, cloué sur la croix, dans ton cri et mon cri, solitude extrême, inactivité totale, mort vivante. Dans ce froid de la mort, tu as embrasé la terre de ton Feu. Dans cette immobilité infinie, tu nous as ouverts à ta vie infinie, que nous vivons maintenant dans la plénitude, jusqu'à l'ébriété.

Et ceci me suffit : me voir semblable à Toi, au moins un peu, et unir ma souffrance à la tienne pour l'offrir au Père. Puis demeurer certaine que jamais comme en ces heures autant de Lumière et autant de Feu n'ont envahi ce monde.

Pour que nous ayons la lumière, tes yeux se sont éteints.

Pour que nous goûtions l'union, tu as éprouvé la séparation du Père.

Pour que nous possédions la sagesse, tu t'es fait « ignorance ».

Pour que nous nous revêtions d'innocence, tu es devenu « péché ».

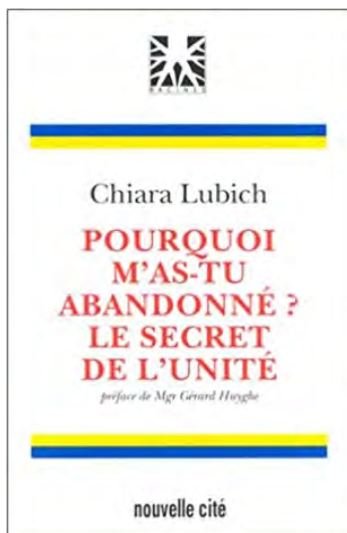
Pour que nous puissions espérer, tu as presque désespéré...

Pour que Dieu soit en nous, tu l'as éprouvé loin de toi.

Pour que le Ciel soit nôtre, tu as ressenti l'enfer.

Pour nous donner un séjour heureux sur la terre, parmi plus d'une centaine de frères, tu as été exclu du Ciel et de la terre, des hommes et de la nature.

Tu es Dieu, tu es mon Dieu, *notre* Dieu d'amour infini.



Chiara LUBICH, *Pourquoi m'as-tu abandonné ? Le secret de l'unité*, Nouvelle Cité 1985, p. 26-27.

Nous sommes heureux parce que nous vivons d'unité. Nous sommes distributeurs de joie parce que porteurs d'unité.

Nous avons toujours dit que la joie est notre uniforme ; et que nous devons faire au monde un cadeau, le bonheur.

Certains sont appelés à donner du pain, ou bien un logement, un conseil, un enseignement, un toit...

Nous apportons la joie en plus de tout cela, et même sans tout cela, selon que nous devons, pour nous faire un avec nos frères, les nourrir, les désaltérer, leur trouver du travail, leur rendre visite ou simplement partager avec eux.

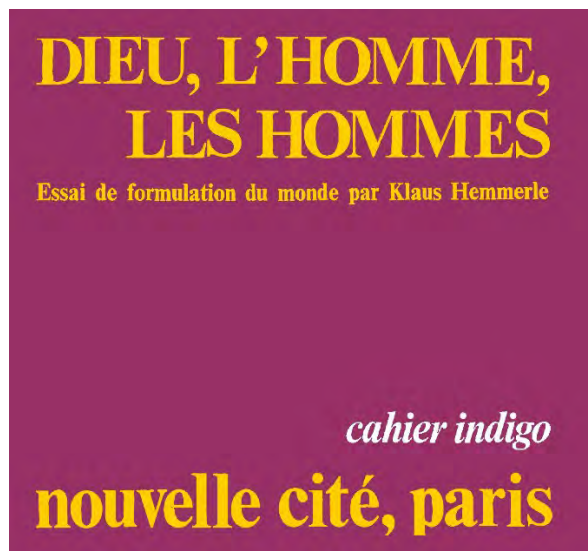
Nous sommes de toute façon appelés à reconforter, à donner la paix, la lumière et surtout la joie, à faire sourire le monde.

Aux premiers jours de notre nouvelle vie, cette joie toute neuve nous faisait exulter, nous voulions la communiquer à tous et nous étions reconnaissants à Dieu de nous l'avoir donnée.

Dans une lettre de cette époque on s'adressait ainsi à Jésus :

« ... le bonheur que nous éprouvons dans l'unité et (27) que tu nous as donnés en mourant, nous voulons le donner à tous ceux qui passeront à côté de nous ! Nous ne pouvons le garder pour nous alors que tant d'hommes ont faim et soif de cette plénitude de paix, de cette joie infinie !.. Déchire notre cœur... et tout notre être, afin que toi seul vives en nous !.. Nous t'avons choisi sur la croix, dans le plus grand abandon, comme le tout de notre vie et tu nous donnes le paradis sur la terre ! Tu es Dieu, Dieu, Dieu. »

Il nous faut remercier Dieu pour cette joie, même si nous ne devons pas nous y attacher, mais nous en servir comme d'un tremplin afin de porter l'unité au monde.



Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'Homme, les hommes*, Nouvelle Cité 1972, p. 37-40.

En Jésus-Christ l'homme est l'aimé inconditionnellement, parce qu'il est l'aimant inconditionnel. Son amour lui vaut la mort, mais sa mort est le chemin de la vie sans bornes.

Jésus-Christ, l'infiniment aimé et l'infiniment aimant, le Fils unique, et en même temps le frère universel, bien plus le serviteur, celui qui a pris la dernière place : voilà l'homme.

Certes, il est davantage qu'un homme tout court. Il est le Fils éternel du Père, sa Parole, la Lumière intérieure de la divinité elle-même, qui se répand en tant que Dieu, c'est-à-dire en tant

qu'amour. Mais cela encore Jésus-Christ ne le retient pas jalousement pour lui-même. Il en fait un don pour l'homme dans la mesure où il se donne en personne à l'homme. À travers lui nous pouvons devenir ce que Dieu est, nous pouvons devenir amour. À travers Jésus-Christ l'amour cesse d'être un caractère complémentaire que l'homme doit acquérir pour être conforme à sa nature d'homme. L'amour devient l'être de l'homme, et la participation de l'homme à l'être même de Dieu.

Cette participation à l'être divin, offerte à l'homme en Jésus, n'est pas une extinction de l'humanité en tant que telle, une aliénation, une fusion mystique de l'homme en Dieu, qui tuerait l'homme. Cela est impossible, car le divin qui vient combler l'homme c'est précisément l'amour. Or l'amour, loin de détruire ou d'éteindre, crée et libère.

Depuis l'instant où le Fils de Dieu a assumé la nature humaine, Jésus-Christ lui-même est la « formule » qui contient et exprime le mystère de l'homme. Par son amour il s'est identifié à tout ce qui a visage d'homme. Voilà pourquoi c'est lui que nous rencontrons à chaque rencontre avec un homme. « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40) : cette déclaration définit sans ambages ce qu'est, qui est l'homme.

[...] C'est uniquement parce que Jésus s'est identifié à l'homme que Dieu, ce Dieu qui est amour, s'est identifié à l'homme. Mais, nous l'avons déjà dit : l'amour ne réside pas dans une affirmation de soi-même qui détruit et anéantit l'aimé. Bien au contraire il se *donne* lui-même, et à proportion il donne à l'aimé une possibilité supplémentaire d'être libre, d'être soi-même.

Que Jésus fasse avec moi un seul être, cela veut dire qu'il ne me livre pas à moi-même, mais qu'il se met de mon parti, qu'il me prend tel que je suis, que ce qui me touche le concerne lui aussi. Je demeure, ou plutôt je deviens pleinement moi-même, parce que je ne suis plus seul. Si je dis « moi » ou mieux, avant même que je dise « moi », je puis déjà entendre le « toi » plus intime à moi-même que moi, le « toi » que Dieu m'a murmuré en Jésus-Christ. C'est ma dignité ; elle m'introduit dans le mystère de l'amour et de la vie secrète de Dieu, en me libérant de moi-même et à proportion de cette liberté.

Le mystère de Jésus, c'est le mystère de tout homme. Quelle en est la signification pour l'homme que je rencontre ; quelle en est la signification pour moi, pour ma vie ? Pour l'autre cela signifie que je n'ai plus jamais affaire à un homme réduit à être le simple anneau d'une chaîne, une roue dans un mécanisme, un numéro matricule dans la masse anonyme du matériel humain. A chaque face-à-face avec un visage d'homme, je suis confronté à l'exigence inexorable de Dieu, j'entends répercutée sur ce visage la voix qui résonna sur la montagne où Jésus était transfiguré : « Voici mon Fils bien-aimé » (Mc 9,7).



Traduction
œcuménique
de
La Bible
(version 2010)

Genèse 16, 1-16

Abram, Saraï et Ismaël

01 Saraï, femme d'Abram, ne lui avait pas donné d'enfant. Elle avait une servante égyptienne du nom de Hagar,

02 et Saraï dit à Abram : « Voici que le SEIGNEUR m'a empêchée d'enfanter. Va donc vers ma servante, peut-être que par elle j'aurai un fils. » Abram écouta la proposition de Saraï.

03 Dix ans après qu'Abram se fut établi dans le pays de Canaan, Saraï sa femme prit Hagar, sa servante égyptienne, pour la donner comme femme à Abram son mari.

04 Il alla vers Hagar qui devint enceinte. Quand elle se vit enceinte, sa maîtresse ne compta plus à ses yeux.

05 Saraï dit à Abram : « Tu es responsable de l'injure qui m'est faite. C'est moi qui ai mis sur ton sein ma servante. Dès qu'elle s'est vue enceinte, je n'ai plus compté à ses yeux. Que le SEIGNEUR décide entre toi et moi ! »

06 Abram répondit à Saraï : « Voici ta servante en ton pouvoir, fais-lui ce qui est bon à tes yeux. » Saraï la maltraita et celle-ci prit la fuite.

07 L'ange du SEIGNEUR la trouva près d'une source dans le désert, celle qui est sur la route de Shour,

08 et il dit : « Hagar, servante de Saraï, d'où viens-tu et où vas-tu ? » Elle répondit : « Je fuis devant Saraï ma maîtresse. »

09 L'ange du SEIGNEUR lui dit : « Retourne vers ta maîtresse et plie-toi à ses ordres. »

10 L'ange du SEIGNEUR lui dit : « Je multiplierai tellement ta descendance qu'on ne pourra la compter. »

11 L'ange du SEIGNEUR lui dit : « Voici que tu es enceinte et tu vas enfanter un fils, tu lui donneras le nom d'Ismaël car le SEIGNEUR a perçu ta détresse.

12 Véritable âne sauvage, cet homme ! Sa main contre tous, la main de tous contre lui, à la face de tous ses frères, il demeure. »

13 Hagar invoqua le nom du SEIGNEUR qui lui avait parlé : « Tu es Dieu qui me voit. » Elle avait en effet dit : « Est-ce bien ici que j'ai vu après qu'il m'a vue ? »

14 C'est pourquoi on appela le puits : « Le puits de Lahaï qui me voit » ; on le trouve entre Qadesh et Bèred.

15 Hagar enfanta un fils à Abram ; il appela Ismaël le fils que Hagar lui avait donné.



Vincent Van Gogh, peintre et martyr

L'idée de copier des œuvres d'autres artistes n'était absolument pas dans ma mentalité jusqu'en août 2013, quand débuta d'une manière inattendue une aventure artistique singulière qui a monopolisé toutes mes énergies pendant cinq ans. J'ai copié un grand nombre de chefs-d'œuvre que j'ai eu la chance d'admirer de par le monde et qui m'étaient devenus indispensables au point que j'aurais dû les dérober. Mais j'expérimentais que mystérieusement – oserais-je dire mystiquement ? – ces œuvres désormais me constituaient. Et leurs créateurs étaient mes frères aînés. Impossible d'être disciple en même temps de Fra Angelico et de Picasso, de Rembrandt et de Malevitch, des Arts chinois et africain. Je regardais ces géants de la beauté, comme dans la vie spirituelle Chiara Lubich nous faisait regarder les saints, artistes divers et parfois en apparence incompatibles, mais des modèles d'art héroïque, de sainteté artistique.

Semaine après semaine, j'ai relevé des défis toujours plus ardues. Ces années sont les plus dures, artistiquement parlant, mais aussi les plus exaltantes de ma vie. Je ne copiais pas platement, chose impossible et contre ma nature. Je me faisais un dans ma propre peinture avec chaque chef-d'œuvre, cherchant seulement à lui rendre hommage pour le faire aimer comme je l'aimais. Lorsque je suis arrivé dans mon musée intérieur à la salle Vincent Van Gogh, ce ne sont plus une ou deux œuvres du peintre hollandais que j'ai senti que je devais refaire dans ma peinture, mais plusieurs dizaines, tant il est vrai que Vincent avait pris demeure en moi, en particulier lors de ma visite en 1975 avec quelques jeunes amis artistes belges au musée d'Amsterdam récemment inauguré. Depuis j'avais remarqué que dans tous les musées où j'avais eu la joie de voir une peinture de Vincent je remarquais avec stupeur que la présence de cette peinture semblait illuminer toute la salle comme un rayon de soleil et les autres peintures semblaient touchées par la grâce Van Goghienne. Cela me frappait parce que je remarquais un effet similaire mais inverse lorsque dans une salle d'un musée se trouvait une toile de Picasso. Toutes les autres toiles étaient annihilées, comme écrasées par la violence de Picasso, celles qui vues en faisant abstraction du Maître catalan pouvaient être considérées comme

des chefs-d'œuvre et, si elles étaient entrées dans un musée, ce devait être le cas, devenaient insignifiantes en présence dictatoriale d'une œuvre de Picasso qui éventuellement ne méritait pas un tel honneur. Avec Van Gogh c'était le contraire : des œuvres a priori banales éclairées par son rayon de soleil semblaient montrer le meilleur d'elles-mêmes et se faisaient admirer dans leur joyeuse diversité. Humilité triomphante de Van Gogh qui sa vie durant admira et voulu faire admirer des artistes en qui il ne voyait pas des concurrents mais des confrères à encourager, et parfois des maîtres à vénérer sans toutefois devenir leurs imitateurs.

1960, soixante-dix ans après la mort de Vincent, fut marquée par un événement éditorial retentissant : la publication en français de la correspondance complète de Van Gogh avec son frère Théo, des membres de sa famille et certains artistes qu'il considérait comme des amis, en tout une cinquantaine de correspondants. La bagatelle de 928 lettres, dont certaines sont très longues, les deux tiers écrites en néerlandais, les autres en français, quelques-unes en anglais. La publication de 1960 en trois gros volumes, grand format, contenait les photos des dessins qui illustraient certaines de ces lettres. J'ai vu ces trois volumes dans la vitrine de la librairie du Divan au coin de la rue Bonaparte où j'habitais, et de la place Saint-Germain-des-Prés. Bien sûr j'avais très envie de ces livres, mais ils n'étaient pas à ma portée et donc j'y ai renoncé le cœur serré. Il y a deux ou trois ans [...] j'ai pu me procurer cette édition de 1960 qui n'a pas été réimprimée depuis.

Il y a quelque temps j'ai entrepris la lecture de cette correspondance gigantesque que j'ai menée de la première lettre à la dernière. Et cela a été absolument passionnant. On partage la vie de Vincent sur une longue période. À l'âge de seize ans Vincent n'avait pas de bons résultats dans ses études et comme sa famille était pauvre, car son père était pasteur dans une paroisse de campagne, il a commencé à travailler pour la maison Goupil, une grosse entreprise commerciale spécialisée dans la vente d'objets d'art et de peinture dont la maison mère était à Paris mais dans laquelle les oncles fortunés de Vincent avaient de gros intérêts. Dans une perspective de formation, Vincent a donc été envoyé d'abord à La Haye puis à Londres et Paris. Quand a commencé leur correspondance, Vincent avait dix-neuf ans et Théo quinze.

Pendant une longue période Vincent se conduit comme le Mentor de Théo, continuant à lui prodiguer des conseils en tous genres, mais surtout spirituels. Au fond, Vincent avait une vocation de pasteur, comme son père qu'il vénère, qui ne s'est pas réalisée, puis d'évangéliste qui ne s'est pas réalisée non plus. À cette époque Vincent vend des tableaux comme ses oncles, il est passionné d'art et de littérature mais il ne pense absolument pas à peindre. Toute cette première partie de la correspondance est surprenante. Elle nous révèle les pensées et les préoccupations de Vincent et sa sollicitude à l'égard de son frère adolescent. Théo vers seize ans à cause de la situation précaire des parents doit abandonner les études et travailler. C'est à la Maison Goupil à Paris qu'il est envoyé. À Paris il est en contact avec un milieu artistique complètement différent on était en pleine période impressionniste et Théo s'y est beaucoup intéressé mais ce n'est pas l'intérêt de Vincent qui est fermement attaché à la glorieuse tradition hollandaise.

Après que Vincent ait rompu avec ses oncles et abandonné la carrière de marchand de tableaux il retourne à Londres et travaille dans une école. Il enseigne le catéchisme et prépare des sermons pour la liturgie dominicale, tout en vivant un grand amour malheureux.

Il rentre sur le continent et tente de devenir pasteur. Il s'inscrit à la faculté de théologie mais il n'est pas fait pour les études abstraites, et en plus il ne supporte pas l'autoritarisme des responsables de la faculté. La carrière de pasteur lui étant fermée, alors il se rabat sur celle d'évangéliste qui requiert moins d'études et qui est plus proche du peuple et particulièrement des pauvres. Il se

retrouve en mission en Belgique au Borinage, une région minière, au contact de l'extrême pauvreté des mineurs, mais dont il admire la grandeur d'âme, et les valeurs humanistes et la solidarité.

Vincent reprend le dessin. Déjà à Londres il avait exécuté quelques dessins pour montrer à son frère où il vivait. Il avait évidemment un talent inné. Quand cesse l'aventure évangéliste parce qu'il ne correspond pas aux critères de l'Église évangélique il souffre beaucoup. En soi le travail au Borinage aurait pu être intéressant mais cela n'a pas fonctionné, probablement aussi à cause d'une incompatibilité d'humeur avec les responsables. On sait que Vincent n'avait pas un caractère facile et des idées sociales, voire socialistes, bien arrêtées. Il se sent excommunié par une Église plus traditionaliste encore que celle de son père. Théo comprend, peut-être même avant lui, que Vincent n'est pas fait pour être pasteur ou prédicateur, mais qu'il a une vocation d'artiste et pour lui permettre de la réaliser il s'engage à lui verser une pension, promesse qu'il a tenue sans faiblir pendant dix ans, jusqu'à la mort de Vincent. Solidarité extraordinaire et clairvoyance de ce frère plus jeune qui traite Vincent en aîné et joue pour lui le rôle laissé vacant par leur pasteur de père. Ainsi généreusement épaulé par Théo, Vincent se lance avec autant d'acharnement que d'humilité dans une « vocation tardive » de peintre. Il sait qu'il ne sait rien et qu'il doit tout apprendre en commençant par le dessin selon la solide tradition hollandaise conjugée avec les découvertes esthétiques de la littérature française moderne, réaliste et naturaliste. On pourrait dire aussi « vériste », école esthétique qui s'imposera un peu plus tard spécialement en Italie, car Van Gogh est profondément attaché à la recherche de la vérité, et viscéralement opposé à tout faux-semblant, à toute idéalisation flatteuse. Il ne cherchera jamais à plaire au détriment de la vérité nue et crue. En cela il sera comblé : effectivement il ne plaira pas ! Ce n'est qu'après sa mort que sa vérité s'imposera comme la libération révolutionnaire d'une beauté intemporelle, celle-là même de Dieu.

Son exigence quasi maniaque de réalisme impliquait la présence quotidienne de « modèles » et pour les payer il puisait dans l'argent qui aurait dû lui servir pour manger, s'habiller, et pour ses besoins essentiels. Il cherchait à s'améliorer dans le dessin des personnes, les personnes les plus pauvres qui n'attendaient pas de lui autre chose que ce qu'il voulait donner : la Vérité. Les riches exigeaient d'un peintre qu'ils payaient le service d'un portrait flatteur. Très peu pour Van Gogh ! Il cherchait la beauté sans fard au sens premier du terme, la beauté sans ornement, sans colifichets. La beauté humble souvent humiliée et défigurée des plus pauvres, des ouvriers accablés par leur travail, des paysans crottés de boue maniant douloureusement leur bêche, des femmes vieilles avant l'âge berçant leur enfant amaigri par la fièvre ou ramassant du bois pour se chauffer. Il existe ainsi des centaines de dessins – la peinture, il ne s'y est mis que plus tard – des dessins que maintenant nous trouvons superbes, mais qui ne correspondaient évidemment pas à la mode de l'époque et spécialement pas à l'avant-garde artistique du Paris de Théo où désormais tout tournait autour de la couleur, l'immédiateté de la touche et l'apparente absence de travail. Vincent était un travailleur acharné.



Les Mangeurs de pommes de terre (copie de Michel Pochet)

Quand il manquait de modèle parce qu'il avait déjà dépensé toute sa pension il dessinait des paysages toujours sur le motif. Cette période a duré plusieurs années. Toujours avec le soutien financier de son frère qu'il considérait comme son patron, ou, mieux, son associé dans une entreprise artistique commune, à qui il envoyait toute sa production, mais qui ne pouvait, ou ne voulait, rien vendre parce que la production pléthorique de Vincent ne correspondait pas du tout à ce qui se vendait à Paris.

Michel Pochet, Extrait du livre *Vincent Van Gogh, peintre et martyr*

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.
Vous la retrouverez sur le site www.focolari.fr,
y compris en diaporama.
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.
Elle existe aussi en braille.
Traduite en 91 langues ou dialectes,
elle est diffusée dans le monde par la presse,
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.
Édition numérique : Nouvelle Cité 2023